

Les *Lettres orientales* de Ida von Hahn-Hahn : un Baedeker pour le Moyen-Orient

ÉRIC LEROY DU CARDONNOY

Le titre de cet article pourra paraître surprenant. Il s'agit en fait de mettre l'accent sur un aspect souvent abordé rapidement dans les ouvrages ou articles consacrés à Ida von Hahn-Hahn. Le tourisme du début du XIX^e siècle visait déjà la découverte des pays méditerranéens et Ida von Hahn-Hahn s'inscrit tout à fait dans cette tradition. En 1843-1844 elle entreprend un voyage au Proche-Orient dont elle fait le récit dans ses *Lettres orientales*¹. Ce compte rendu épistolaire se fait à la manière des premiers guides touristiques qui cherchent à informer leurs lecteurs bien plus sur l'histoire des lieux traversés et les monuments des cultures rencontrées que sur les habitants et leurs us et coutumes. Comme Karl Baedeker dont le premier guide paru en 1835 était déjà un grand succès en 1839, Ida von Hahn-Hahn s'attache au contenu informatif de ses récits de voyage. Or nous verrons, après avoir présenté le personnage, que la persistance du thème du spectacle et du spectaculaire recouvre non seulement une position archétypique de l'époque dans ce genre d'entreprise, mais également ce qui se joue pour l'auteur dans ce voyage : loin de découvrir le Proche-Orient,

1. Les *Lettres orientales* sont citées d'après l'édition allemande : Ida Gräfin Hahn Hahn, *Orientalische Briefe*, éd. et préface Gabriele Habinger, Vienne, Promedia, 1991.

elle s'inscrit dans une tradition déjà bien établie, réécrit des lieux déjà célèbres et s'écrit ainsi elle-même avant de terminer ses pérégrinations dans une « ascribie » tout à fait révélatrice.

Ida von Hahn-Hahn est née en 1805 dans le Mecklembourg dans une famille de l'aristocratie locale. Son père, connu sous le nom de « Theatergraf », dépensa la plus grande part de sa fortune à soutenir des troupes de théâtre et à jouer lui-même comme acteur². Après un mariage malheureux (1826) qui se termina par un divorce (1829), elle vécut avec son compagnon, Adolf baron Bystram, qui la seconda dans tous ses voyages. Ils visitèrent ensemble la Suisse, l'Italie, l'Espagne et la France, puis la Scandinavie et l'Orient ainsi que la Grande-Bretagne. Les voyages, ainsi qu'aiment à le rappeler la plupart de ses biographes, devinrent d'une part la possibilité d'échapper à son monde d'origine et à ses règles qu'elle jugeait contraignantes, d'autre part le moyen de subvenir à ses besoins par la publication de ses carnets de voyage, mais également de ses romans. Après la mort de son compagnon (1849), elle se convertit au catholicisme et se retira dans un monastère qu'elle avait fondé à Mayence et dont l'ordre s'occupait des femmes en difficultés. Elle continua cependant à voyager avant de s'éteindre en 1880. Le succès énorme de ses publications, notamment en Angleterre, patrie de grands voyageurs au XIX^e siècle, ne doit cependant pas cacher les jugements critiques à son égard de ceux qui considéraient les voyages comme une prérogative masculine, ce qui explique aussi sa redécouverte par la critique féministe à la fin des années 1970.

Jusqu'en 1980 avec l'ouvrage de Gerd Oberembt³, mais surtout jusqu'en 1995, date à laquelle Christiane Schulzki-Haddouti soutint son mémoire de fin d'études à l'Université d'Hildesheim au département de « Kulturpädagogik », Ida von Hahn-Hahn n'avait jamais fait l'objet d'une étude approfondie, même si elle était mentionnée dans de nombreux chapitres d'ouvrages consacrés au voyage ou à la littérature féminine du XIX^e siècle. Christiane Schulzki-Haddouti, dans son étude comparative consacrée à deux grandes voyageuses de langue allemande du début du XIX^e siècle, se fonde sur les remarques d'Helga Schutte Watt. Celle-ci énonce en quelque sorte les grandes lignes directrices de la recherche à venir concernant Ida Pfeiffer et Ida von Hahn-Hahn qui consistent à étudier leurs

2. Peut-être faut-il voir dans cette passion paternelle le goût prononcé pour le spectaculaire qui caractérisera la vie d'Ida von Hahn-Hahn.

3. Gerd Oberembt, *Ida Gräfin Hahn-Hahn. Weltschmerz und Ultramontanismus : Studien zum Unterhaltungsroman im 19. Jahrhundert*, Bonn, Bouvier, 1980.

œuvres à la lumière de leurs origines, de leurs intentions et de leurs réalisations⁴. Dans son étude, Christiane Schulzki-Haddouti se livre à une enquête de sociologie littéraire et culturelle⁵ afin de mettre au jour la perception de l'Autre par rapport à la constitution de la propre identité du sujet écrivain. Replaçant son travail dans un cadre plus général, elle affirme, dans la continuité de la démarche de Samuel Huntington, que les identités culturelle et religieuse jouent aujourd'hui un rôle de plus en plus prononcé dans les guerres, les conflits et les migrations, notamment entre l'Occident et les États islamiques et confucéens et que Hahn-Hahn par conséquent n'en était qu'une apparition précoce.

Pour Christiane Schulzki-Haddouti, Ida von Hahn-Hahn représente l'espoir pour la femme du XIX^e siècle de se construire en Orient une féminité autre, loin de l'espace civilisé occidental. La motivation principale de l'orientalisme et de l'exotisme féminins reposerait sur cette recherche de la liberté. Nous ne nous étendrons pas plus avant sur ces généralités, tant stéréotypées que figées, qui font de la voyageuse du XIX^e siècle, d'une part un être doué d'une

4. Helga Schutte Watt, « Ida Pfeiffer: A Nineteenth-Century Woman Travel Writer », *The German Quarterly*, vol. 64, 3, Focus: Nineteenth Century (Kleist) (Summer, 1991), p. 344. Un colloque intitulé « Time – space – gender : German women writers of the 18th and 19th centuries » a eu lieu à l'Université de Georgetown du 9 au 11 mai 2013 et deux communications ont porté sur les *Orientalische Briefe* dans une perspective post-coloniale.

5. Christiane Schulzki-Haddouti, *Identität und Wahrnehmung bei Ida von Hahn-Hahn und Ida Pfeiffer anhand ihrer Orientberichte*, Diplomarbeit im Studiengang Kulturpädagogik an der Universität Hildesheim, 1995, p. 2. (<http://members.aol.com/ch29/titel.htm> le 04/04/2003). Depuis, on peut mentionner : Kathrin Maurer, « Der panoramatische Blick auf das Andere in Ida von Hahn-Hahns Reisebericht "Orientalische Briefe" (1844) », *The German Quarterly*, Vol. 83, 2 (Spring 2010), p. 153-171 ; Mirosława Czarnecka, Christa Ebert & Grażyna Barbara Szewczyk (éd.), *Der weibliche Blick auf den Orient: Reisebeschreibungen europäischer Frauen im Vergleich*, Berne, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2011 (Volume 102 de *Jahrbuch für internationale Germanistik : Kongressberichte*) ; Ulrike Stamm, *Der Orient der Frauen : Reiseberichte Deutschsprachiger Autorinnen im Frühen 19. Jahrhundert*, Cologne, Weimar, Böhlau Verlag, 2010 (Volume 57 de *Literatur, Kultur, Geschlecht / Große Reihe : Große Reihe*) ; Gabriele Habinger, *Geschlecht, Differenzen und die Macht der Räume. Diskurse und Repräsentationen von reisenden Europäerinnen im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert*, Vienne, Phil. Diss. 2002 et Anna Pytlik, « Die schöne Fremde – Frauen entdecken die Welt », Katalog zur Ausstellung in der Württembergischen Landesbibliothek Stuttgart, Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek, 1991.

perception plus « authentique » que son collègue masculin parce qu'elle ne cherche pas la confrontation avec l'Autre et l'étranger, et d'autre part la première incarnation d'une conscience féministe revendicatrice⁶. Selon Christiane Schulzki-Haddouti, la femme orientale passive offre le contre-exemple parfait à la femme occidentale mobile et éduquée qui peut ainsi prendre conscience et rejeter les attentes liées à sa position sexuée dans la société traditionnelle de la première moitié du XIX^e siècle⁷. Il y a donc confrontation entre deux mondes, deux cultures différentes, même si Ida von Hahn-Hahn reste malgré tout intimement convaincue de la supériorité de la civilisation occidentale sur la culture « musulmane »⁸. Comme elle l'écrit elle-même, elle voyage « du présent européen vers le passé oriental »⁹, expliquant ainsi que son récit se concentre bien plus sur les monuments comme vestiges que sur les hommes comme représentants d'une culture. Une grande partie est consacrée à de longues descriptions des monuments visités et aux dispositions nécessaires pour effectuer un tel voyage. En cela elle se différencie peu d'un récit comme celui de Moltke relatant son voyage en Turquie et au Proche-Orient entre 1835 et 1839, sous le titre *Unter dem Halbmond. Erlebnisse in der alten Türkei 1835-1839* ou de Pückler-Muskau, dans son livre *Aus Mehemed Alis Reich, Ägypten und der Sudan um 1840*¹⁰. Les stéréotypes et les lieux communs concernant ces pays ne font que conforter les auteurs, mais aussi leurs lecteurs, dans leur sentiment béat de bien-être ethnocentrique supérieur. Ainsi, comme le résume Christiane Schulzki-Haddouti,

6. Voir à ce sujet les nombreux articles de Gabriele Habinger et notamment, « Das "Fremde" in den Augen von Ida Pfeiffer, einer Wiener Weltreisenden des 19. Jahrhunderts », *Austriaca*, 62, 2006, p. 67-84, ici p. 74.

7. Christiane Schulzki-Haddouti, *Identität und Wahrnehmung bei Ida von Hahn-Hahn und Ida Pfeiffer anhand ihrer Orientberichte*, *ibid.*, p. 48.

8. *Ibid.*, p. 33.

9. Ida Gräfin Hahn Hahn, *Orientalische Briefe...*, *op. cit.*, p. 88.

10. Helmuth von Moltke, *Lettres du maréchal de Moltke sur l'Orient*, traduites de l'allemand par Alfred Marchand, préface de Nefftzen, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1872 et Hermann von Pückler-Muskau, *Aus Mehemed Alis Reich, Ägypten und der Sudan um 1840*, 3 vol., Stuttgart, Hallberger, 1844. Nous rappellerons ici qu'Ida von Hahn-Hahn entretenait une correspondance régulière avec Heinrich von Pückler-Muskau dont elle publiera quelques années plus tard certains ouvrages. D'autre part comme l'écrivait Richard Meyer (« Ida Gräfin Hahn-Hahn », in *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. 49, Leipzig, 1904, p. 711-718. Ici p. 713), Pückler-Muskau est l'instigateur du voyage de type politico-sentimental tant répandu en Europe alors.

Hahn-Hahn s'occupe bien plus de véhiculer des préjugés que d'en prendre le contre-pied¹¹, elle utilise l'Orient comme événement culturel à la mode pour vendre son livre. L'expérience qui est faite de l'Autre dépendant d'attentes déterminées par le discours dominant, rend une expérience authentiquement personnelle quasi impossible¹². Nous nous attacherons ici à établir la manière subtile dont cette position se dessine sous l'influence du développement de certaines techniques, puis nous considérerons le rapport entretenu avec l'Orient antique, avant de nous interroger sur le sens à donner à l'« ascribie » dont elle est frappée vers la fin de son voyage.

Avant le voyage

Bien avant son départ de Vienne, d'où elle descendra le Danube, Ida von Hahn-Hahn adopte une position tout à fait révélatrice dans le rapport possible à l'Autre et qui, emblématiquement, ouvre le recueil. Il s'agit tout d'abord de l'attention qu'elle accorde à un événement en soi banal, mais qui recèle une force symbolique extraordinaire, la contemplation de l'aigle à la ménagerie du jardin de Schönbrunn, puis de l'image de la réflexion spéculaire, qui suit immédiatement l'épisode de l'aigle et devient rapidement figuratif de sa propre position dans cette entreprise.

Dans la toute première lettre, donc avant même le début du voyage¹³, symptomatiquement adressée à sa mère, Ida von Hahn-Hahn tombe dans une rêverie profonde alors qu'elle contemple l'aigle de la ménagerie impériale. Celui-ci représente pour elle ce qu'elle affirme à son propre sujet, à savoir qu'elle préfère la liberté et une vie frugale à l'enfermement et au confort que l'Occident peut offrir ; l'aigle offre en effet une image bien triste de lui-même, l'image de la souffrance et du désir inassouvi de rentrer chez lui, de la nostalgie du foyer. Il semble, écrit-elle, s'être pétrifié face à son destin. Seul son œil est mobile et concentre en lui toute expression de vie, mais il refuse de croiser le regard de ses bourreaux, n'établit pas de contact, car il regarde vers un « espace libre » dans le lointain. Au premier abord, il serait possible de considérer cet épisode

11. Christiane Schulzki-Haddouti, *Identität und Wahrnehmung...*, op. cit., p. 46 : « Tradierung von Vorurteilen als ihre Aufklärung ».

12. Le meilleur exemple pour cela en est très certainement sa recherche désespérée de la beauté féminine orientale telle qu'elle la connaît par les poètes ou à partir de livres illustrés. Voir Ida Gräfin Hahn Hahn, *Orientalische Briefe...*, op. cit., p. 131.

13. *Ibid.*, p. 18-19.

et ces réflexions comme tout à fait justes et justifiées en ce qui concerne le traitement accordé par l'Occident à l'Autre : il est mis sous scellés pour ainsi dire, isolé de son contexte d'origine, réifié dans sa valeur d'exemple, maintenu à une distance inoffensive et observé sous toutes ses coutures. Mais, au fur et à mesure de la lecture, il devient de plus en plus clair que cette attitude est reprise entièrement à son compte par Ida von Hahn-Hahn et ce, sans aucune arrière-pensée. Le voyage a également pour but avoué de voir des autres en liberté, mais il faut se rendre à l'évidence que les expériences vécues par Ida von Hahn-Hahn au Proche-Orient laissent peu de place à l'étranger et à l'Autre. Bien plus, l'aigle de la ménagerie révèle le sort qu'elle réserve à ceux qu'elle va rencontrer : elle les maintient enfermés dans des clichés, des stéréotypes, des lieux communs et en fait de simples surfaces propices aux projections et aux fantasmes les plus aliénants. L'incompréhension linguistique et le recours au dragoman¹⁴ remplaceront de manière très efficace les grilles du zoo et permettront cette réécriture dont nous parlions plus haut, le livre devenant la prison où est enfermé l'étranger. Enfin la comparaison implicite de l'Orient avec l'animalité, ici l'animalité sauvage et cruelle de l'aigle, correspond également aux clichés en vigueur à l'époque.

Le seul élément qui traduit la vie de cet étranger est la mobilité de son œil, la force de la pulsion scopique de l'animal, mais aussi du voyeur-voyageur qu'est Ida von Hahn-Hahn. Deux étrangers se font donc face dès le début du livre et resteront dans cette position et cette distance jusqu'au bout. La fascination et le rejet vont de pair dans cette découverte de l'Orient. Nous pouvons également remarquer qu'Ida von Hahn-Hahn est encore marquée par le XVIII^e siècle, pour lequel, nous dit Jonathan Crary, l'œil observant, qui est perçu comme désincarné en quelque sorte, correspond à une vision passiviste des choses, à l'idée d'une « innocence de l'œil¹⁵ ». Les découvertes scientifiques et techniques du XIX^e siècle vont petit à petit bouleverser cet état de choses pour transformer celui qui regarde en un ensemble d'agencements corporels, déterminés par les nouvelles conceptions de l'optique.

Mais Ida von Hahn-Hahn reste avant tout influencée par le siècle des Lumières, comme l'image du miroir et du spectacle vient le prouver. Une fois de plus tout est déjà décidé en amont, avant

14. Ou drogman, voir Littré : « Interprète dans les échelles du Levant ».

15. Voir Jonathan Crary, *Techniques of the Observer. On Vision and Modernity in the Nineteenth Century*, Cambridge (MS), MIT Press (October Books), 1999 (1990).

même le départ de Vienne. Elle écrit ainsi : « Je saurai donc bientôt comment l'Orient se reflète dans les yeux d'une fille de l'Occident¹⁶ », formulation qui traduit tout à fait l'absence de véritable contact entre les deux mondes. Elle souligne ainsi une fois de plus la distance insurmontable qui sépare ces deux mondes et qui empêchera toute véritable communication et tout échange authentique. Cette impossible approche, cet impossible rapprochement est d'ailleurs, subtilement dans le cas de l'aigle de Schönbrunn, imputé à l'Autre lui-même, c'est lui qui sait que, soumis à une fatalité inéluctable, même ce qu'il y a peut-être de plus superficiel dans le contact avec l'Autre, est interdit. Ida von Hahn-Hahn écrit ainsi : « C'est comme s'il sentait que leurs regards n'étaient pas faits pour se rencontrer¹⁷ ».

L'Orient dans son entier d'ailleurs est bien avant le départ de Vienne, donc en amont de l'expédition entreprise, perçu sous le signe du miroir magique, du mirage pourrait-on presque dire¹⁸. Ainsi Ida von Hahn-Hahn rapporte au sujet de sa visite chez le baron Carl Hügel de retour d'un voyage où pendant six ans il a visité la Chine, l'Indonésie, la Nouvelle-Zélande et le Moyen-Orient : « Hier j'ai vu comme à travers un miroir magique un peu de l'Orient, et non pas comme dans un panorama ou au théâtre, chère mère, mais en réalité¹⁹ ». Il serait vain ici de tenter de préciser ce que l'auteur entend par « réalité », toujours est-il qu'il nous faut remarquer la nécessité, même dans la réalité, d'en passer par un miroir, un reflet donc, qui maintient la distance entre les deux objets concernés. Certes, cette réalité n'est pas de l'ordre du spectacle au même titre que panorama et théâtre, car elle n'est pas d'artifice, mais est « naturelle » pourrait-on dire. Ida von Hahn-Hahn ne perçoit pas que même la réalité est de l'ordre du spectacle, ou plus exactement elle le sait trop bien, mais ne peut accepter que ses parents condamnent son entreprise à ce titre. Le panorama, rappelons-le, connu tout d'abord son essor en Grande-Bretagne où Robert Barker commercialisa à la fin du XVIII^e siècle son inven-

16. Ida Gräfin Hahn Hahn, *Orientalische Briefe...*, *op. cit.*, p. 17.

17. *Ibid.*, p. 18.

18. *Ibid.*, p. 19 : « Wie ein Märchen aus Tausend und einer Nacht war es ; und doppelt feenhaft erschien es neben all dem Komfort europäischer Zivilisation und Bildung. Eine volle fremde wunder- und sagenreiche Welt, ging in einigen Stunden, wie ein Traum, an dem erfreuten und staunenden Auge vorüber ».

19. *Ibid.*

tion²⁰ qui traduit la tentative, comme le rappelle Gabriele Schmid²¹, de maîtriser et de s'approprier un terrain étranger²² ou bien, comme le formule Bazon Brock²³, ce qui rend le panorama intéressant est la simultanéité de l'extension et de la réduction, de l'intention d'une vue d'ensemble et de la limitation effective par un horizon fermé. On retrouve dans les termes des différents auteurs les intentions d'Ida von Hahn-Hahn qui, tout en affirmant vouloir découvrir l'Autre et l'Orient, le limite et l'enferme comme l'aigle de Schönbrunn ou encore comme le regard²⁴. Qu'il s'agisse par conséquent de panorama ou de théâtre il y a, comme pour l'aigle, enfermement non seulement de celui qui est regardé, mais aussi de celui qui regarde. Ainsi, le « référent », la réalité autre, est-il exclu. On ne peut ici que mettre en relation cette innovation technique avec l'orientalisme tel qu'il se développe au début du XIX^e siècle. Comme le rappelle Edward Said²⁵, la base même de l'orientalisme suppose que l'Autre se trouve dans une position extérieure, d'exclusion, car il est tout d'abord ce que je ne suis pas avant que d'être autre. Le miroir magique traduit à merveille cette situation, car il n'est pas question de découvrir quelque chose, mais de réaf-

20. Stephan Oettermann, *Das Panorama. Die Geschichte eines Massenmediums*, Francfort-sur-le-Main, Syndikat Autoren- und Verlagsgesellschaft, 1980.

21. Gabrielle Schmid, *Illusionsräume, Inauguraldissertation zur Erlangung des Doktorgrades (Dr. Phil.) an der Hochschule der Künste Berlin, Fakultät Erziehungs- und Gesellschaftswissenschaften*, Berlin, thèse disponible sur internet à l'adresse suivante : <http://www.gabrieleschmid.de/diss/home.html>, 1999.

22. *Ibid.* « Der panoramatische Blick, der seinen Ausgang nahm im Versuch der Beherrschung und Vereinnahmung fremden Terrains, wird in der historischen Erscheinung 'Panorama' inszeniert. Im Modell wird die überblickshafte Beherrschung der Landschaft, für die der Horizont das nachhaltigste Zeichen ist, nachgebaut. » Teil 1. 23 Darstellung des panoramatischen Blicks im Panorama.

23. Bazon Brock, « Supervision und Miniatur », in *Sehsucht. Über die Veränderung der visuellen Wahrnehmung* (Kunst und Ausstellungshalle der BRD in Bonn éds.), Göttingen, Steidl, 1995, p. 71 : « Was das Panorama als historische Bildgattung so interessant macht, ist diese Gleichzeitigkeit von Ausweitung und Reduktion, [...] von intendierter Ansicht des Ganzen und faktischer Beschränkung auf den geschlossenen Horizont ».

24. Stephan Oettermann, *Das Panorama. Die Geschichte...*, *op. cit.*, p. 18 : « Das Panorama ist ein vollkommener Kerker des Blicks ».

25. Edward W. Said, *Orientalismus*, Frankfurt-sur-le-Main, Ullstein, 1981, p. 30 (Ullstein Materialien).

firmer ce que l'on sait déjà²⁶. Et le panorama est un décor circulaire peint en trompe-l'œil où l'observateur se place au centre, une position hautement symbolique dans le cas qui nous occupe, reflet de l'eurocentrisme fondamental du XIX^e siècle.

Ainsi, tout au long du texte, Ida von Hahn-Hahn va effectuer des mises en scène où elle occupera la place centrale et où les décors serviront à mettre en branle les épanchements de son âme, comme l'écrit d'ailleurs Christiane Schulzki-Haddouti : « La réalité devient simple ornement de ses textes²⁷ ». Et Ida von Hahn-Hahn utilise des métaphores théâtrales pour parler de son exceptionnelle vision d'Européenne²⁸. Le voyage lui-même est dès lors tout à fait inutile en tant qu'objet à visée de connaissance. Le succès que rencontrèrent les *Lettres orientales* s'explique peut-être ainsi par l'attente d'un public soumis à une vision que nous pourrions qualifier d'hégélienne du monde, qui met alors en place un ethnocentrisme européen exacerbé. Les fréquents rappels, qu'Ida von Hahn-Hahn fait de son impartialité, laissent pantois ; que dire devant tant de naïveté ou d'aveuglement lorsqu'elle écrit : « Je suis venue sans aucun préjugé²⁹ ». Ou encore « Je conserverai si Dieu le veut mon bon œil incorruptible et intègre³⁰ ». Vers la fin de son voyage, elle dément d'ailleurs cette prétention lorsqu'elle écrit : « Fables et histoire, contes et réalité s'entrecroisent à un tel point dans ma tête³¹ », avouant ainsi la pré-écriture de son expérience de l'Orient, reconnaissant que l'Autre n'est qu'une feuille où s'écrit le désir de l'observateur, une feuille en quelque sorte « palimpsestueuse » où l'auteur réactualise les potentialités de métaphores éculées³².

Si l'Orient est une scène de théâtre, elle fait donc elle-même partie du spectacle. Elle peut bien donner libre cours à ses réflexions introspectives par exemple, mais lorsque dans la réalité elle

26. Gottfried Boehm, *Studien zur Perspektivität*, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1969, p. 36 : « Die Anschauung kann deswegen über die Gegenstände verfügen, weil sie sieht, was sie immer schon weiß. »

27. Christiane Schulzki-Haddouti, *Identität und Wahrnehmung...*, *op. cit.*, p. 44 : « Die Realität wird zur Staffage ihres Textes. »

28. Ida Gräfin Hahn Hahn, *Orientalische Briefe...*, *op. cit.*, p. 28. « die Szenerie » ou bien encore : « hinter die Szene schauen ».

29. *Ibid.*, p. 57 et 94.

30. *Ibid.*, p. 97.

31. *Ibid.*, p. 312.

32. Ainsi les remarques qu'elle peut émettre sur la Turquie laissent apparaître à chaque instant la métaphore utilisée à l'époque de l'Empire ottoman comme le vieil homme malade de l'Europe.

devient elle-même objet de spectacle, la situation change du tout au tout. Ainsi alors qu'elle se trouve en Asie Mineure³³, les étrangers, et tout particulièrement les femmes, sont curieux de voir une Européenne. Ils viennent l'observer de près, se faufilent dans sa tente, la déchaussent même³⁴, or cela n'est pas du tout à son goût, car elle perd le contrôle de la situation. Elle est venue pour observer, non pour être observée. L'aide de son dragoman restant vaine, elle fait contre mauvaise fortune bon cœur et condescend à être pour un moment le centre de la fascination d'autrui. Il est intéressant de ce point de vue que cette scène se passe sous sa tente, c'est-à-dire dans un lieu clos qui reproduit la situation du théâtre ou du panorama, et comme dans le panorama il n'est pas question de dialogue.

Le voyage

Un dialogue entre l'Orient et l'Occident a bien eu lieu dans le récit, mais lors de l'arrivée à Constantinople, c'est-à-dire avant même qu'Ida von Hahn-Hahn ait pu véritablement prendre connaissance de ce nouveau monde. Sur le mode de la prosopopée, l'Orient et l'Occident se haranguent dans une attitude relativement hostile. L'Orient se vante d'être l'origine, mais l'Occident réplique en affirmant qu'il est celui qui a su porter à son zénith ce que le premier contenait en gestation. L'un est la lumière et l'origine des religions, l'autre est le mouvement qui permet l'accomplissement et l'achèvement³⁵. Ida von Hahn-Hahn va donc ignorer pour une grande partie le présent ou bien ne s'y intéresser que parce qu'il recèle un intérêt pour le passé. C'est pourquoi, sur le modèle de Baedeker, elle consacre la majeure partie de son ouvrage à décrire des vestiges antiques. Le but principal est Le Caire et l'Égypte, le reste du voyage n'est mentionné que par nécessité. Devant les vestiges des tombes des pharaons, face aux pyramides et à la majesté du Nil, le texte se fait de plus en plus poétique et empreint d'une rêverie qui rappelle le ^{XVII}^e siècle et le Romantisme face aux ruines des civilisations antiques³⁶. Le séjour au Caire est marqué par deux

33. Ida Gräfin Hahn Hahn, *Orientalische Briefe...*, *op. cit.*, p. 131-135.

34. *Ibid.*, p. 136 et 152.

35. Ces réflexions sont clairement marquées par l'hégélianisme ambiant.

36. Voir Roland Mortier, *La Poétique des ruines en France, ses origines, ses variations de la Renaissance à Victor Hugo*, Genève, Droz, 1974 ; Constantin-François Volney, *Les Ruines ou méditation sur les révolutions des empires* [1791], Paris, Genève, Slatkine (Ressources), 1979 ou encore Chateaubriand et *Le Génie du Christianisme* (1802).

moments majeurs : la découverte du Nil et la visite de la pyramide de Khéops.

Les premiers moments passés dans la vallée du Nil sont pareils à une nouvelle Création³⁷, il s'agit donc métaphoriquement d'un nouveau commencement, d'une nouvelle naissance qui efface les traces du passé et purifie. Un nouveau commencement qui prend une coloration particulière, caractérisé qu'il est par la concordance parfaite entre l'imagination d'Ida von Hahn-Hahn et ses références culturelles concernant Le Caire et la ville comme objet référentiel³⁸. La magie exercée par la ville et les environs correspond à sa vision intérieure³⁹. Le Nil, avoue-t-elle, s'est dans son imagination totalement fondu à l'image d'Isis. « J'étais donc indiciblement impatiente de voir l'aspect du Nil en réalité et de savoir si l'image de mon imagination y correspondrait. Pendant ce voyage et en particulier dans le désert j'ai vécu de telles déceptions, mais le Nil tient bon ». Ainsi, les lieux qu'elle « découvre » doivent tenir la promesse d'être ce qu'elle en attendait avant son départ de Vienne ; elle se met à vivre une expérience de type mystique marquée par l'étrangeté des lieux, le calme⁴⁰ et la sagesse qui en émanent. Elle parlera elle-même dans la lettre suivante de mystère et de miracle. Cependant les lieux continuent d'être perçus comme des images⁴¹, des tableaux⁴² jusqu'à ce qu'elle se rende à la grande pyramide.

La visite de la pyramide de Khéops est pour elle l'expérience *a priori* la plus fabuleuse, car la pyramide est « la plus vieille, la plus grande, celle dont l'ascension est la plus aisée, celle qui est la plus explorée⁴³ ». En d'autres termes, elle rassemble tous les éléments nécessaires à une réinsertion dans un discours préexistant, stratégie qui caractérise l'expérience orientale d'Ida von Hahn-Hahn. Cependant il en va autrement de l'intérieur de la pyramide : en effet, dans un style haché et fait de phrases entrecoupées, Ida von Hahn-Hahn est soudain en proie à la claustrophobie et doit fuir le lieu visité⁴⁴. Les premières raisons qu'elle invoque (chaleur oppressante, obscurité, position inconfortable) ne sont rien en comparaison avec la raison qu'elle avance : les murs sont vierges, ils sont dénués de

37. Ida Gräfin Hahn Hahn, *Orientalische Briefe...*, *op. cit.*, p. 232 et 239.

38. *Ibid.*, p. 235.

39. *Ibid.*, p. 235-236.

40. *Ibid.*, p. 237.

41. *Ibid.*, p. 234 et 243.

42. *Ibid.*, p. 244, 246 et 258.

43. *Ibid.*, p. 252.

44. *Ibid.*, p. 256.

tout signe. Autrement dit, elle se retrouve confrontée à elle-même sans médiation possible. Au lieu de profiter de cette occasion pour projeter sur les murs vierges ses émotions intérieures, Ida von Hahn-Hahn panique devant la béance qui s'ouvre à elle, devant le vide qui l'enferme dans son indicible nudité. C'est pourquoi elle ne dépasse pas la seconde cataracte du Nil : au-delà les royaumes noirs ne l'intéressent pas⁴⁵, car ils ne sont pas encore pré-écrits par l'Occident, ou pour le dire autrement, elle ne pourrait pas alors voyager au milieu des images et des textes connus. Malgré la hardiesse qu'elle manifeste dans cette équipée, elle ne peut que voyager dans les lieux connus, cartographiés et déjà écrits par la culture occidentale ; les continents inconnus, comme les confins de l'Afrique noire, ne peuvent lui fournir de reflet rassurant d'elle-même. Elle joue donc le jeu de l'orientalisme européen de l'époque pour ne pas devoir remettre en cause son identité qu'elle sent et sait menacée par le tout autre, le non-prévu, le non pré-écrit.

Dans son rapport à l'Orient moderne, Ida von Hahn-Hahn fait une fois de plus la preuve que les stéréotypes sont déjà bien enracinés dans les consciences européennes en cette première moitié du XIX^e siècle. La saleté est le leitmotiv de ses lettres et explique la distance qu'elle conserve avec les indigènes⁴⁶ ; la beauté n'existe pour elle que chez les hommes musulmans ; les femmes indolentes et inactives sont toutes vilaines à ses yeux. La paresse est le second péché de l'Orient⁴⁷ et trouve sa cristallisation dans la pratique du « bakchich » que le tourisme occidental ne fait qu'entretenir⁴⁸.

La fin du voyage

Le terme du voyage, le port de Trieste, est la ville d'où Ida von Hahn-Hahn envoie sa dernière lettre, datée du 14 avril 1844, à sa mère. La précédente, comme elle le rappelle immédiatement, avait été rédigée quatre semaines et demie auparavant. Entre-temps, c'est le silence, l'« ascribie ». Pourquoi un tel silence de plume après un si long voyage ? Pour exceptionnel qu'il soit (« Une telle chose ne m'est jamais arrivée⁴⁹ ! »), il est dû à la tristesse et au vide intérieur ressentis après les très fortes stimulations de l'Égypte antique. La dépression qu'elle vit tient à son avis à la découverte en Grèce de

45. *Ibid.*, p. 264.

46. *Ibid.*, p. 28, 46, 48, 98, 152, 295 et 308.

47. *Ibid.*, p. 236.

48. *Ibid.*, p. 47 et 255.

49. *Ibid.*, p. 339.

l'influence délétère de l'Europe qui refuse des voisins puissants et tente d'occidentaliser l'Orient. La Grèce a été libérée du joug turc par les Occidentaux, mais, selon Ida von Hahn-Hahn, cela a été fait avec un enthousiasme puéril⁵⁰ qui n'a pas su tenir compte de l'identité nationale du pays et de sa culture. Mettre un roi allemand sur un trône grec relève de la pure imbécillité, une fusion entre la culture grecque et occidentale n'est qu'une gageure perdue d'avance. Comparativement, l'Égypte est restée intacte et authentique dans son arriération. C'est donc le choc consécutif au surinvestissement émotionnel et psychique qui explique son impossibilité à écrire (« Schreibunvermögen⁵¹ »), mais aussi le fait que l'Europe « brouille les cartes » : la Grèce est un lieu connu, écrit, décrit depuis longtemps, Ida von Hahn-Hahn pourrait, comme elle l'a fait en Égypte, la traverser comme on parcourt un livre d'images, mais en 1844, malheureusement, cela n'est plus possible, car la Grèce change de visage à la suite des guerres de libération. Et c'est pourquoi le livre se termine par une visite, la seule qu'elle effectue en Grèce, une ascension de l'Acropole où elle retrouve la mythologie grecque et l'aristocratie de Platon⁵². Ces dernières phrases sont un bilan comparatif entre l'Orient et l'Occident qui prend une couleur prophétique : en effet l'Orient, malgré tous ses défauts et manques, se suffit à lui-même tandis que l'Occident est pris dans une logique de l'accumulation qui signe sa chute. Comment ne pas voir ici une mise en abyme de sa propre situation, elle qui ne peut se suffire à elle-même, qui doit partir en voyage pour pouvoir exister et accumuler des expériences ? Son silence est finalement le résultat de cette surdose d'impressions qui ne peuvent la renvoyer qu'à son vide existentiel fondamental. De ce point de vue, il faut bien l'admettre, son voyage au Moyen-Orient est un échec.

Conclusion

Les *Lettres orientales* rédigées afin de subvenir aux frais du voyage et de profiter de la vogue des expéditions au Moyen-Orient permettent à Ida von Hahn-Hahn de se poser en spectatrice d'un monde qui la fascine et d'affirmer le côté spectaculaire d'une telle entreprise. Déterminée en cela par les techniques du panorama et du théâtre – les métaphores du décor, des coulisses, etc. – elle ne vise qu'à nous montrer Ida von Hahn-Hahn en voyage, les pays

50. *Ibid.*, p. 340.

51. *Ibid.*, p. 341.

52. *Ibid.*, p. 342.

traversés, les hommes rencontrés restant bien secondaires. Le voyage doit avant tout affermir et affirmer son identité, d'une part comme aristocrate européenne, d'autre part comme femme-écrivain. C'est pourquoi, loin de se détacher des images stéréotypées du Moyen-Orient, Ida von Hahn-Hahn réinvestit ces clichés, se démarque en se réinscrivant dans le déjà-dit, le déjà-écrit ; elle ne s'intéresse du reste qu'au passé et non au présent, manifestant ainsi un désir similaire à celui de Karl Baedeker, qui offrit au monde occidental les premiers guides touristiques où il n'était question que de décrire les bâtiments considérés comme intéressants par une vision occidentale. Le silence qui s'abat sur elle lorsqu'elle regagne l'Europe révèle l'investissement émotionnel et psychique du voyage et traduit bien l'échec de celui-ci. Comme l'aigle de Schönbrunn, elle est restée emprisonnée dans les textes du passé, dans les clichés de l'orientalisme européen du XIX^e siècle, et elle le sent très bien, mais ne peut l'articuler pleinement. La condamnation qui pèse selon elle sur l'Occident peut être à plus d'un siècle et demi de distance considérée comme révélatrice de l'attitude impérialiste européenne vilipendée depuis la décolonisation.

Normandie Université, UNICAEN, ERLIS